

**Mein Kampf (farce)... et attrape
Chronique du racisme de classe
par Nicolas Hubé, Strasbourg/Berlin (HubeNico@aol.com)**

Construire des classes homogènes, « c'est saisir le principe des divisions objectives, c'est-à-dire incorporées ou objectivées dans des propriétés distinctives, sur la base desquelles les agents ont le plus de chances de se diviser et de se regrouper réellement dans leurs pratiques ordinaires en même temps que de se mobiliser ou d'être mobilisés (en fonction, bien sûr, de la logique spécifique, liée à une histoire spécifique, des organisations mobilisatrices) par et pour l'action politique, individuelle ou collective »

Pierre Bourdieu : La Distinction. Critique sociale du jugement, Paris, Minuit, 1979, p. 118.

**Mercredi 11 février 2004, 20h 30 : Théâtre du Rond-Point,
salle Renaud Barrault**

George Tabori (Budapest, 1914 -) avait donné rendez vous au public pour une représentation de sa pièce, *Mein Kampf (farce)* où l'on relate l'histoire du jeune Adolf Hitler, prétentieux mauvais peintre, débarquant à Vienne. « Personnage exécration de névropathe hâbleur et grossier », le petit Adolf – étudiant crève-la-faim – est recueilli par le vieux juif Shlomo dans son asile de jour. En d'autres termes, cette pièce devait permettre de faire résonner le « rire scandaleux (...) des vaincus, un rire carnavalesque d'une puissance infinie, un rire arrachée à l'horreur » comme l'indique Agathe Alexis dans le livret de la pièce.

Ce n'est pas de la pièce *per se* qu'il est question ici, mais de sa pratique. Effectivement, les acteurs furent bons, la mise en scène remarquable et le rire au rendez-vous. Mais... Ce n'est pas de rire qu'il est question ici, mais de scandale et de... program ? pas loin en tout cas !

L'objectif de cette pièce est donc de faire partager au public, de manière burlesque, le devoir de mémoire, en tirant des leçons sur ce qui est la folie des hommes. C'est *aussi* ce que le public est venu chercher. Oui, mais lequel ?

D'abord, celui des parisiens *bourgeois*, habitué des salles obscures. Doté d'une conscience politique rompue à cette pratique et à la mobilisation. *Charlie Hebdo*, *Télérama* ou *Le Figaro Madame* sous le bras. Pas une once de soupçon quant à un éventuel antisémitisme ou extrémisme latent... *a priori*. Mais, habitué signifie *aussi habitus* de théâtres, prompt au respect des pratiques *professionnelles* de ce public : silence, attitude réservée sur le siège, applaudissement-rappel-applaudissement-rappel-standing-ovation, commentaire *intelligent* à la sortie...

Mais, voilà... c'est ensuite le public d'un lycée de banlieue amené, ici, par la professeure de français et/ou d'histoire pour leur faire partager un peu d'Histoire, dans les lieux de la ville blanche et propre, un soir de leur vie. Un public de gueux et de malappris. Des pauvres, des noirs... vêtus de jogging et de casquettes, rivalisant de prouesses masculines devant des filles hilares.

Bref, le clash des civilisations à deux stations de métro ?

Oh, là ! Oui ! Leur pratique fut déplacée et agaçante. J'en conviens. Rires gras et re-rire gras ! Ils osèrent frapper le rythme de leurs mains entre chaque scène matériellement marquée par de la musique populaire viennoise ou yiddish...

« - Mais encore ?

- Ben... c'est que c'est gênant !

- Oui... Mais encore ? »



Une fois l'agacement épidermique de cette pratique déplacée sur l'*habitus de l'habitué* maîtrisé, le spectateur aurait remarqué combien cette pratique bruyante, ne faisait que refléter une pratique (*nécessairement* déplacée) du théâtre populaire. Les rires et les applaudissements cessaient quand les acteurs reprenaient... respectant ainsi la parole jouée en déjouant la norme sociale de la pratique théâtrale, manière de résister à la violence symbolique exercée par le lieu et le public.

21h 45 : Quand Hitler empêche un pogrom d'avoir lieu...

Après une heure et quart de souffrance *a priori* intense, la pièce ne fut que la triste illustration d'une pratique de racisme de classe ouvertement exprimé.

Les pauvres ? Oui ! Ô les malheureux !
Voter LCR ? Oui ! Il faut les aider !
Mais vivre avec eux ? Jamais !

En effet, au détour d'une valse yiddish, alors que Shlomo était en train de faire la leçon à Adlof, revenu ivre de la tournée des bars, alors que les uns cessaient d'applaudir... de courageux gaillards assis dans le noir ont ouvert de bal :

GAILLARD 1 : -ça suffit maintenant !
GAILLARD 2 : -Oui, c'est vrai ça...
LA SALLE : - Bravo !
FOND DE LA SALLE : -Kessta ? toi là bas !
LA SALLE : -Vous la fermez maintenant !
FOND DE LA SALLE : -koi... koi... koi... viens le dire ici...
LA SALLE : -Vos gueules !
GAILLARD 1 : -Oui, c'est vrai... sinon vous sortez...[applaudissement de la salle]
GAILLARD 3 : -Bien dit ! Dehors !
[Shlomo et Adolf sont immobiles comme si l'on avait appuyée sur une touche pause]
[Brouhaha – Applaudissement – Lumière]

Les gaillards sont désormais visibles. Ils sont trois, debouts... tournés vers le fond de la salle. « Dehors... », « Foutez moi le camp ! », « Dehors ! » sont des mots qui reviennent, rapidement ponctués de « bravo-applaudissement » de la salle bien-pensante, perturbée dans sa pratique. L'énervement est général quand Adolf... Hitler, le bras levé vers les gaillards, le regard noir :

« Ecoutez, vous ! Vous vous asseyez maintenant ! On va reprendre la scène comme si de rien n'était... et vous vous taisez... tous ! Et vous restez, tous, là ! »

Prodigieux Hitler... Magnifique John Arnold ! Ce geste, détournant tout le poids de l'histoire pour éviter un pogrom (« soulèvement violent, souvent meurtrier, contre une communauté », dicit *Le Petit Robert*)... la meilleure leçon à tirer de cette pièce qui a pu se terminer normalement.

Quelles leçons à tirer ?

D'abord que les coupables... ceux qui produisent de la haine, ne sont pas toujours ceux qu'on vise : la pièce a bien été interrompue par les gaillards. La lâcheté et la masse, même la plus éclairée, peut commettre les pires humiliations comme celle de ne pas tolérer des personnes différentes. L'incompréhension, le racisme n'est pas toujours destiné aux Autres en tant que race, communauté ethnique mais c'est celui du quotidien, de la normalité. Celui qui rend intolérable une pratique ridicule, comme celle du rire sonore. Le plus triste est que cela arrive quand le public est précisément là

pour comprendre cela. C'est à se demander s'il vient pour la pièce ou pour sa pratique : aller au théâtre comme d'autres vont chez MacDo ? Tristes consommateurs de culture.

Ensuite que cela ne fait qu'exclure d'autant plus une population qui se voit régulièrement exclue de toute pratique sociale normale et socialement valorisée, comme la réussite scolaire, l'emploi, le logement... Or, si même dans les institutions de l'intégration et de la compréhension, la haine est omniprésente, que faire ?

La solution ne m'appartient certainement pas. L'exemple est parlant en soi. « En guise de commentaire... », je ne ferai que citer la conclusion d'une autre pièce jouée quelque jours plus tôt sur le même thème, dans la même salle :

« Oui, oui, malgré l'angoisse, le dégoût, la boule dans la gorge, faire rire ! [...] Alors voilà le pourquoi de cette modeste leçon de savoir-vivre. [...] Tant il est vrai que le rire est le propre de l'homme. Pas la haine, fut-elle religieuse, sociale, littéraire, politique, artistique, géniale, le rire, pas la haine » Jean-Claude Grumberg, *Une Leçon de savoir vivre*, Paris, Seuil, 2003, p. 176-7